

NOTES SUR L'AGRICULTURE.

L'Agriculture est un art dont la gloire et les mérites sont trop souvent mis en oubli. Pourtant, au point de vue des intérêts les plus sacrés de la patrie, il n'est pas de branche d'occupation plus utile, plus noble.

Rendre la charrue un honneur, a été de tous temps et partout la préoccupation des plus sages législateurs; les plus beaux génies ont honoré de leurs productions les travaux des champs et les vertus de leurs habitants. L'importance de cultiver la terre et d'en tirer la nourriture de l'homme a été si bien comprise dès l'antiquité la plus reculée, que les payons en attribuèrent l'invention à la divinité.

De nos jours les principaux gouvernements d'Europe font mille efforts pour retenir aux patrimoines de leurs ancêtres des populations, que les idées modernes, de concert avec la grande industrie, en arrachent continuellement pour encombrer les centres manufacturiers. Les administrateurs de la chose publique en ce pays semblent plus remplis que jamais de la bonne pensée d'encourager l'agriculture à tout prix; c'est sous l'influence de cette pensée que des sommes considérables sont appropriées pour des fins de colonisation; c'est sous l'influence de cette pensée que des écoles d'agriculture, des journaux agricoles, surgissent chaque jour, grâce au patronage du gouvernement et de patriotes sincères et éclairés; c'est enfin sous cette influence que s'organisent chaque année ces concours, ces exhibitions, où de faibles, mais généreuses récompenses, honorent et encouragent la plus ancienne et la plus nécessaire des professions.

Toutefois malgré ces sacrifices de la part des autorités, malgré ces encouragements, l'agriculture n'est pas au milieu de nous ce qu'elle doit être; et on sera forcé d'avouer avec nous que, soit par préjugés, soit par ignorance, elle n'occupe pas dans l'opinion publique le rang que lui désigne la noblesse de son origine, ses secours indispensables, son influence salutaire sur la condition morale et politique des sociétés.

Nous devons la noblesse de son origine; car si on ouvre les antiques archives du genre humain, à la première page, au temps de la primitive innocence, on trouve déjà l'agriculture. Dans le séjour bienheureux du *Paradis Terrestre* l'homme innocent dut tra-

vailler la terre: l'écriture le constate: *Après avoir créé l'homme, Dieu le plaça dans le Jardin d'Eden pour le cultiver et le garder* (Genèse, II, 15.) Le travail, avant d'être un châtiment, fut donc pour l'homme une condition de son bonheur. C'est l'application de cette vérité qui fit que chez les Hébreux, l'art le plus honoré, le premier des arts était l'agriculture.

Mais ce ne sont pas seulement les premiers patriarches qui furent agriculteurs et pasteurs, qui vécurent sous la tente au milieu des troupeaux et des champs. Ouvrons l'histoire profane: les plus anciens, les plus grands peuples, les chaldéens, les Egyptiens, les Romains, qu'étaient-ils? Des peuples guerriers, et laboureurs. A Rome, les généraux d'armées, les premiers magistrats, bien loin de regarder comme au-dessous d'eux les occupations rustiques, se faisaient gloire de cultiver leurs champs de ces mêmes mains victorieuses et triomphantes qui avaient dompté l'ennemi; et le peuple ne rougissait pas de donner le commandement de ses armées et de confier le salut de l'Etat à ces illustres laboureurs qu'il allait prendre à la charrue, et leur faisait quitter le soin de leurs terres pour prendre celui de l'empire. Scipion l'Africain, après avoir vaincu Annibal, bêchait lui-même sa terre et s'occupait des travaux rustiques. L'immortel Caton, grand orateur, grand magistrat, grand politique, écrivit un livre, où il enseigne, dans le dernier détail, tout ce qu'il faut faire pour cultiver la terre et élever les bestiaux.

Et certes, l'antiquité avait raison de penser ainsi de l'agriculture; car l'agriculture est le fondement même de la vie, la nourricière du genre humain. C'est à elle que toutes les autres classes de la société sont forcées de dire chaque jour: *Donnez-nous notre pain quotidien*. L'agriculture ravit au sol la sève de vie renfermée dans son sein, c'est à elle que l'homme de tout lieu, de tout rang, de toute fortune, doit en dernière analyse, son pain et sa subsistance.

Et il ne faut pas chercher ailleurs que dans ces vérités, la raison de cet invincible intérêt que nous inspire la campagne; la raison de ce charme qui nous attire tous plus ou moins vers les champs, vers les prairies, vers les moissons. Voilà pourquoi les hommes d'études, les hommes engloutis au sein du tracés des affaires, quand

arrive pour eux la fin des labeurs, saluent la vacance avec joie, non pas tant pour le besoin de repos, que par désir de revoir les champs.

LETTRE DES ETATS-UNIS.

(Pour le Journal d'Agriculture.)

Plattsburgh, 21 mai, 1870.

Monsieur le Rédacteur,

Le sujet sur lequel je vais vous entretenir aujourd'hui n'est pas un des moins importants pour le cultivateur. Il s'agit de vous parler de la manière dont on doit traiter les animaux au champ, lorsqu'une fois on les a mis à l'herbe.

Chez bien des cultivateurs, (je suis heureux de le dire) on donne tous les soins convenables au traitement du bétail. Ces cultivateurs ne négligent point surtout leurs vaches laitières, car ces hommes intelligents qui font honneur à la société Canadienne-Française, ont compris, depuis longtemps, toute l'importance qu'il y avait de bien traiter ces dernières, et ils ont eu raison.

En effet, quoi de plus avantageux pour le cultivateur que des vaches qui lui donnent beaucoup de lait, et qu'un troupeau de bétail gras et bien choisi!

Avec son lait, il sera certain de faire beaucoup de beurre, d'engraisser bon nombre de porcs, et d'y faire même du fromage. De plus, il a aussi la jouissance de confectionner avec ce lait quelques mets délicats qui serviront, de temps à autre, à le régaler.

Je dis que ces mets serviront, de temps à autre, à le régaler, parce qu'effectivement, ce n'est pas chez notre brave et vaillant cultivateur que l'on trouvera des *Etres* qui font, de leur ventre, un dieu. Non, ce n'est pas chez lui. Il préfère avant tout une nourriture saine et profitable, la seule capable de donner à son corps, les forces nécessaires pour supporter les labeurs du jour. Il comprend, voyez-vous, sa position dans le monde. Il sait que Dieu ne l'a point placé ici-bas pour toujours. Il sait qu'il a une place à gagner au Ciel, et, en conséquence, il ne passe pas son temps qu'à satisfaire ses goûts. Il n'imité point ce *vilain gourmand* qui ne se croit fait que pour faire *bonne chère*, et qui se plaît à mépriser nos braves cultivateurs de ce qu'ils ne mangent pas toutes sortes de